

# la plaine, la poésie

bulletin #7 de l'Association des amis de Gustave Roud

Entretien avec Françoise Reymond-Robert	4
Un enfant de paysans	8
Portfolio : enfants	15
Hommages	20
Sur une photographie de Gustave Roud	24



© Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

Si'il fallait indiquer aux lectrices et lecteurs un fil d'Ariane pour (re)trouver leur chemin dans ces pages, je les orienterais vers le – vaste – thème de l'enfance. Dans l'entretien que Françoise Reymond-Robert nous a consacré, il sera en effet question de l'enfance de Roud et du peintre Steven-Paul Robert, dont l'amitié s'est nouée sur le chemin de l'école, entre Vevey, Gilamont et Le Chalet-de-Brie. Un Âge d'or qui se termine tout juste et qui semble pourtant déjà « plus loin que l'Inde et que la Chine » quand, âgé de dix-huit ans, Roud, dans une lettre mémorable à son ami de toujours, fait une confidence étonnante sur le conflit identitaire qui le déchire. Cette lettre fondatrice, éclairante, est longuement citée par Stéphane Pétermann dans « Un enfant de paysans » ; il y rappelle entre autres que l'enfance, dans l'œuvre poétique de Roud, représente un vert paradis dont le poète aurait été précocement exclu.

Mais c'est dans une tonalité toute différente que Roud met en scène l'enfance dans son œuvre photographique : les bambins qui ont croisé son objectif, pétillants de malice, se révèlent triomphalement vivants comme l'attestent les exemples réunis dans le portfolio. L'affection respectueuse et réciproque qui semble lier les modèles au photographe,

perceptible aussi dans les souvenirs que Françoise Reymond-Robert conserve de son « parrain de cœur », rappelle cela : Roud prenait les enfants, et plus largement, la jeunesse au sérieux, posant sur



Françoise Robert assise sur un mur au bord du lac Léman à La Tour-de-Peilz. © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

elle un regard curieux et bienveillant, dénué de tout paternalisme. Les étudiants – et leur professeur – venus rencontrer le poète lors d'une certaine visite en terre joratoise rapportée dans une très belle évocation de Philippe Renaud, peuvent, aujourd'hui encore, en témoigner. D'autres textes viennent enrichir ce septième numéro et saluer la mémoire de Gustave Roud : un hommage poétique de Geneviève Liautard, une lettre de Jean-Marc Lovay, une évocation de Jean-Pierre Rochat et un adieu en mots et en image par le cinéaste Lionel Baier. Belle lecture !

EVA BAEHLER



Le dix-septième *Cahier Gustave Roud*, paru en juin 2019, est consacré à la correspondance, et plus largement à la rela-

tion, du poète avec le peintre Gérard de Palézieux. De 1951 à 1976, les deux hommes échangent de nombreuses lettres qui témoignent d'une proximité à la fois amicale et esthétique. Cette correspondance permet d'assister à la fabrication de leurs œuvres communes, du « poème-image » *Étoile* au recueil *Le Repos du cavalier*, en montrant combien l'écrivain et l'artiste s'avèrent « secrètement apparentés » selon le mot de Roud. Le volume, richement illustré, comporte un tirage de tête avec une gravure originale de Palézieux. Édition préfacée et annotée par Stéphane Pétermann et Émilien Sermier.

› <http://www.gustave-roud.ch/>

En mars 2019, l'Association des amis de Gustave Roud a signé une convention avec M. Charles-Antoine Subilia, relative au fonds photographique conservé à la BCU Lausanne. Selon les termes de ce contrat, la gestion des droits sur les photographies prises par Roud nous est désormais confiée. Afin d'assurer la pérennité de cet ensemble remarquable, M. Subilia a souhaité le léguer à notre association, sous le nouveau nom de Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, en référence à Françoise et Charles-Antoine Subilia. L'Association des amis de Gustave Roud exprime à M. Subilia sa reconnaissance et sa gratitude pour sa grande générosité.

› [http://www.gustave-roud.ch](http://www.gustave-roud.ch/)

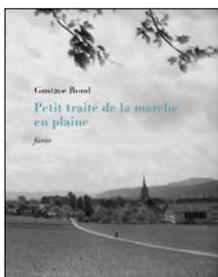
› <https://www.bcu-lausanne.ch>



Dans *Là-bas, août est un mois d'automne*, Bruno Pellegrino imagine la vie quotidienne de Madeleine et Gustave Roud, restituant l'atmosphère de la fin de leur vie respec-

tive. Paru chez Zoé en janvier 2018, ce roman a eu un succès important et a été couronné de plusieurs distinctions. Par sa sensibilité, son attention et sa rigueur, l'auteur – par ailleurs collaborateur de l'édition des *Œuvres complètes* en cours – a su évoquer un monde peu conventionnel et hors du temps. Gageons qu'il aura ainsi gagné à Roud quelques nouveaux lecteurs.

› <https://www.editionszoe.ch>



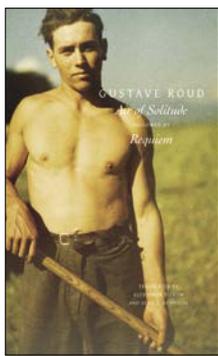
Plusieurs nouveaux volumes sont à signaler. Une édition de poche de *Petit traité de la marche en plaine* est sortie aux Éditions

Fario à Paris au printemps 2019, avec une postface de James Sacré. Le même éditeur proposera l'année prochaine une édition de *Campagne perdue*. L'écrivain et traducteur espagnol Rafael-José Díaz a consacré une étude à Gustave Roud, Anne Perrier et Philippe Jaccottet sous



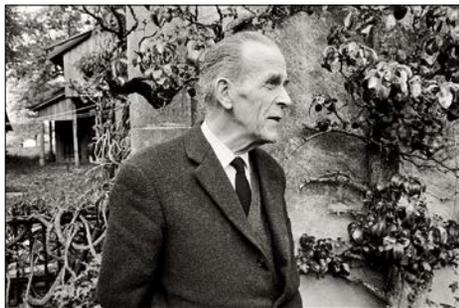
le titre *Al borde del abismo y más allá* (Madrid, Mercurio Editorial, « Sobrescritos » 12, 2019). Au printemps 2018, la revue *Les Carnets d'Eucharis* a publié un dossier sur Gustave

Roud, avec, entre autres, des contributions de Julien Burri, Alessio Christen, Julie Delaloye, Claire Genoux, Daniel Maggetti, Bruno Pellegrino, Émilien Sermier et Stéphane Pétermann. Enfin, cet automne paraît à l'enseigne de Seagull Books une traduction anglaise



due à Alexander Dickow et Sean T. Reynolds, *Air of Solitude followed by Requiem*, avec une introduction d'Antonio Rodriguez.

› <http://www.editionsfario.fr>  
 › <http://www.mercurioeditorial.com>  
 › <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>  
 › <https://www.seagullbooks.org>



Par l'intermédiaire de Philippe Kaenel, nous avons retrouvé des portraits inédits de Roud pris par le photographe Jean-Claude Vieillefond (1945-1999), datés de juin 1972. Ce ne sont pas moins de septante images qui captent le visage du poète, dans sa maison et dans son jardin de Carrouge, tandis qu'il converse avec le journaliste Sylvio Acatos.

L'Association des amis de Gustave Roud a pris en charge la numérisation de ces négatifs et tirages, conjointement avec le Centre des littératures en Suisse romande (UNIL), où les fichiers sont désormais archivés. Nous remercions Mme Eva Montgomery, veuve de Jean-Claude Vieillefond, pour la mise à disposition de ces photographies.

› <http://www.gustave-roud.ch>  
 › <https://www.unil.ch/clsr>

Dirigé par Claire Jaquier et Daniel Maggetti et conduit au Centre des littératures en Suisse romande de l'université de Lausanne – le nom du centre qui conserve les archives de Gustave Roud a changé au début de l'année 2019 –, le projet d'édition des *Œuvres complètes* se déploie à la fois en répondant de manière de plus en plus concrète aux exigences des publications à venir, et en instaurant un dialogue scientifique grâce auquel les écrits de Roud dévoilent toutes leurs potentialités en tant qu'objets d'études académiques, en particulier dans le secteur des éditions digitales. L'équipe de chercheurs, rejointe en 2018 par Raphaëlle Lacord, responsable de l'édition des traductions, s'est consacrée dans un premier temps à l'identification et au classement de l'ensemble du matériau génétique de l'œuvre; celui-ci a été numérisé, en vue entre autres de son utilisation pour le volet numérique du projet, dont la conception et le développement sont pris en charge par Elena Spadini. Julien Burri, Alessio Christen et Bruno Pellegrino travaillent chacun à une partie spécifique de la production roudienne: dans l'ordre, les recueils poétiques, le journal, les articles sur la littérature et la peinture.



L'équipe Roud a répondu à de nombreuses sollicitations venues d'universités suisses et étrangères (pour une liste complète de leurs activités dans ce cadre,

suivre le code ci-dessus ou le lien ci-dessous). En dehors de la sphère universitaire, signalons que les chercheurs du projet Roud ont contribué pendant l'été 2019 à une série dans le quotidien *Le Temps*, en y présentant des textes inédits ou oubliés du poète.

› <https://www.unil.ch/clsr/home/menuinst/projets-de-recherche/gustave-roud-oeuvres-completes.html>

# Entretien avec Françoise Reymond-Robert

PROPOS RECUEILLIS PAR EVA BAEHLER, EN OCTOBRE 2018 À LA TOUR-DE-PEILZ

Fille du peintre Steven-Paul Robert (1896-1985), belle-fille de l'écrivaine Catherine Colomb, filleule « de cœur » de Gustave Roud, Françoise Reymond-Robert a grandi dans un milieu où les arts occupaient une place centrale. Elle-même passionnée de littérature, elle s'est improvisée tour à tour biographe, archiviste, chercheuse et photographe dans le cadre des travaux qu'elle a consacrés à son père, Germaine de Staël ou encore Benjamin Constant. Dans cet entretien, accordé à l'automne 2018, elle évoque la vie et l'œuvre de Steven-Paul Robert, l'amitié qui a uni le peintre et le poète durant plus de soixante ans, mais aussi ses propres souvenirs de Gustave Roud, qu'elle a bien connu.

*Françoise Reymond-Robert, pouvez-vous nous parler du rôle que vous avez joué dans l'entreprise de promotion de l'œuvre de votre père<sup>1</sup>?*

J'ai un peu œuvré pour le faire connaître, le faire « reconnaître », notamment parce que sa carrière de peintre a directement pâti des événements historiques et son œuvre est tombée injustement dans l'oubli. C'était pourtant parti assez fort pour lui à Paris ; au début des années 1930 il y exposait, il avait un galeriste, il faisait partie d'un certain nombre de groupes, de salons. Et puis brusquement en 1939, alors que nous étions venus passer les vacances en Suisse, la guerre a éclaté. Mes parents ont alors décidé de prolonger leur séjour, puisqu'on avait la chance d'être là, et d'attendre de voir ce qu'il se passerait. Évidemment, en juin 1940 les choses se sont gâtées en France, on s'est rendu compte qu'on ne pourrait pas y rentrer de sitôt. Quand nous sommes retournés à Paris, en 1946, tout avait changé. On ne s'intéressait presque plus qu'à l'art non figuratif et puis le marchand qui promouvait mon père de façon assez active avait complètement disparu de la circulation. À part quelques anciens amis, il n'a au fond rien retrouvé de l'ambiance qui régnait dans le Paris



Steven-Paul Robert dans son atelier peignant *Le Grand Nu de dos*,  
© Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

d'avant-guerre. Quant aux œuvres qui étaient restées à la galerie, un certain nombre avait disparu, certaines avaient été données, d'autres vendues. J'ai d'ailleurs retrouvé la trace de l'une de ses toiles dans les archives du Centre Pompidou.

*Avez-vous commencé votre travail de catalogage du vivant de votre père ?*

Oui. Mais plutôt qu'un catalogue raisonné, j'ai dans un premier temps simplement voulu recenser les œuvres que j'avais sous les yeux. C'était compliqué

pour moi parce que je n'avais bien sûr pas d'appareil numérique... alors je faisais des « aguillages », comme on dit dans le canton de Vaud, j'entassais toutes sortes d'objets les uns sur les autres dans le but de faire tenir une lampe de mille watts en équilibre, souvent précaire. Il fallait éclairer les tableaux d'une certaine façon dans l'atelier de mon père, éviter que ça ne brille trop, il fallait que ce soit un peu de biais... Ensuite je faisais développer les films par un photographe parce que j'avais peur de ne pas le faire correctement, puis j'effectuais les copies moi-même pour avoir des petites fiches pas trop encombrantes qui me permettent de prendre des notes à côté de l'image. Je faisais ça le soir quand mes enfants étaient couchés et que j'avais devant moi un peu de

temps... J'ai donc commencé comme ça, c'était très artisanal ! J'ai recensé environ trois cent cinquante huiles, mais les dessins étaient trop nombreux, je n'ai pas pu être exhaustive. C'est également à ce moment que j'ai commencé à réunir les lettres et cartes de Gustave Roud. Enfin, il fallait au préalable tâcher de les retrouver, ce qui n'était pas une mince affaire ! Il y en avait un peu partout, mon père vivait dans un désordre total... j'en ai retrouvé aux Chevalleyres, qui est notre maison de campagne familiale, et puis à Paris... j'en ai retrouvé dans des endroits

<sup>1</sup> Françoise Reymond-Robert a notamment participé à la monographie consacrée au peintre ; voir Bernard Blatter, Françoise Reymond, Félécie Girardin et al., *Steven-Paul Robert*, Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 1996.

les plus inattendus! Pour finir, j'ai réuni environ quatre cents lettres. Il faut dire que mon père et lui ont été amis toute leur vie, et comme ils ont très peu vécu dans le même endroit et que le téléphone ne comptait pas encore beaucoup à l'époque, c'est une correspondance vraiment très fournie! Pour moi cette correspondance a été une grande découverte, qui m'a absorbée, fascinée. J'ai découvert un tas de choses sur cette amitié, entre autres la fameuse lettre où Roud évoque sa double appartenance, sa déchirure, son désarroi<sup>2</sup>. J'avais envie de réunir tout ça pour mon père, pour éviter que ces souvenirs ne se dispersent n'importe où. Et de fait, mon père a été très heureux lui aussi de redécouvrir tout cela.

#### Qui était Steven-Paul Robert?

Mon père, né Paul Robert, a pris le prénom de «Steven», qui était celui de plusieurs de ses ancêtres, dans les années 1920, quand il a commencé à exposer. Il trouvait qu'il y avait déjà trop de peintres du nom de «Paul Robert»! Ma grand-mère était d'origine hollandaise par son père, elle s'appelait van Muyden... et de ce côté-là il y avait aussi toute une lignée d'artistes. Elle disait que petit, il était tout le temps un crayon à la main. Avec Guy Baer, l'un de ses très bons amis d'enfance, ils partaient dans la nature faire des croquis, à peine âgés de quinze ans... et ils ont fêté leurs cinquante ans de peinture ensemble au Musée Jenisch à Vevey. C'était aussi une très belle amitié.

Mon père s'est marié en 1921 avec ma mère qui était pianiste; au fond c'est la musique qui les a unis. Ça été une très belle histoire d'amour, une très belle vie de famille: mon frère Jean-Dominique est né en 1925 et moi en 1930. Ma mère est décédée jeune et mon père est resté seul, il a dû faire face à beaucoup de choses, entre autres au rationnement, durant la guerre, ce qui était particulièrement difficile pour un homme seul avec deux enfants. Il cultivait un petit jardin, faisait pousser des tomates en

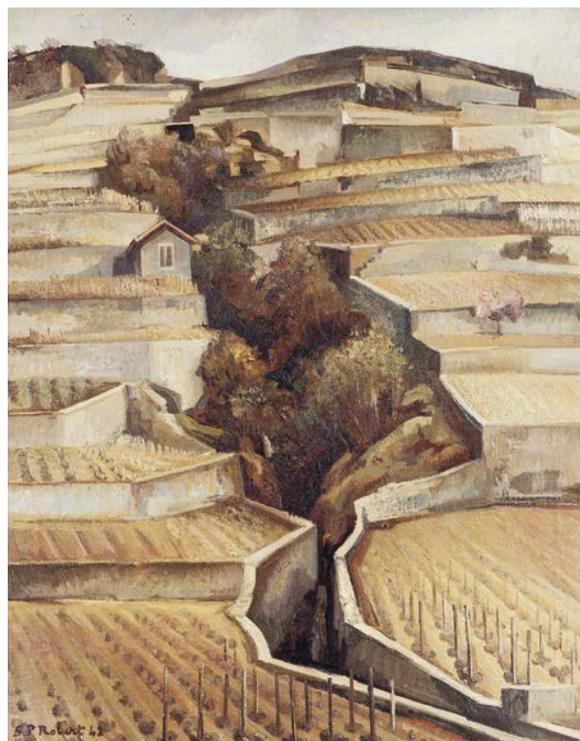
quantité – il allait leur dire des insanités pour les faire rougir disait-il! Il donnait aussi quelques leçons de latin pour «faire bouillir la marmite». Il y avait très peu d'expositions, il ne vendait pas beaucoup de peintures. Mais même à cette époque, il a toujours peint très régulièrement, de façon très suivie.

À la fin de la guerre, en 1946, mon père s'est remarié avec une Parisienne, la belle-sœur d'un ami, et nous sommes retournés vivre à Paris pendant quelques années, mais cette union n'a pas très bien fonctionné. Il avait pu racheter une maison qui tombait en ruine: au début, crise du logement oblige, nous avons vécu avec la famille de sa seconde femme, on était serrés! D'ailleurs à cette époque, pour faire de la place, ma belle-mère s'est probablement débarrassée d'un certain nombre de tableaux sur le trottoir... Toujours est-il que mon père a pu installer un atelier dans les combles. Pour la première fois, il possédait un véritable atelier, avec de l'espace! Mais au fond il y a été très malheureux. Il lui fallait des murs autour de lui, il préférait peindre dans un espace plus restreint, c'est à ce moment qu'il s'en est rendu compte. Toute sa vie, mon père a été habité par le doute. Il n'était jamais content de ce qu'il faisait. Lorsque j'étais petite, il venait parfois me chercher le soir pour me montrer une toile et me demander ce que j'en pensais, et moi je me trouvais totalement incompétente pour oser me prononcer, ça me faisait un peu peur! Mais il avait réellement besoin que sa famille et que ses amis lui disent ce que nous pensions de son travail... il avait très peu confiance en son talent, à tel point que nous devions parfois le gronder un peu, lui rappeler de ne pas dénigrer son art devant des amateurs, de potentiels acheteurs! Ce n'était en tout cas pas un

artiste qui se «vendait» (il n'a au fond jamais été content de ce qu'il faisait). En tout et pour tout, il a peut-être dit une ou deux fois dans sa vie: «je ne peux pas aller plus loin»... mais il ne disait pas «je suis content», «je suis satisfait». C'était un être très tourmenté, assez fortement sujet à la dépression, et ultra-sensible.

#### Comment qualifier sa vision de l'art?

Mon père aimait beaucoup citer Léonard de Vinci, pour qui la peinture est *cosa mentale*, quelque chose de spirituel. Son admiration pour la nature était immense: elle était pour lui sous-tendue de spiritualité. Il n'a pratiquement jamais inclus de personnages dans ses paysages, comme pour mieux sublimer la nature, la sortir du quotidien. Il a peint beaucoup de vignes, les petits murs parcourant Lavaux, il s'est intéressé de près à son architecture, à ses multiples plans superposés avec parfois une chute vers le lac, ou alors, au contraire, des trouées de ciels... Il n'a pas appartenu à un mouvement en particulier – mis à part celui du Disque qu'il a fondé avec son ami Jean Viollier lorsqu'ils avaient vingt ans mais qui n'a pas duré très longtemps. On pourrait dire de certaines de



Steven-Paul Robert, *Lavaux, premier printemps*, 1942, collection particulière

<sup>2</sup> Il s'agit d'une lettre de mars 1916, dont on peut lire un extrait ci-après, p. 10. Voir également Steven-Paul Robert, Gustave Roud, *Lettres de jeunesse 1915-1922*, textes choisis par D. Jakubec, A. Perrier et F. Reymond-Robert, *Cahiers Gustave Roud*, n°2, Lausanne et Carrouge, Association des amis de Gustave Roud, 1981, pp. 12-13.

ses œuvres qu'elles sont marquées par le symbolisme, comme *Orphée* (1931), ou l'une ou l'autre grande composition. Il a aussi fait une ou deux toiles d'inspiration surréaliste, comme *Les Poissons volants* (1931). En revanche, on ne peut pas dire qu'il se soit aventuré loin dans l'art abstrait. Il n'aimait d'ailleurs pas ce terme – comme il le disait, il y avait beaucoup d'abstraction dans sa peinture – mais de manière générale, il n'a jamais mordu au « non figuratif » en tant que programme. Plus rarement, il a peint des toiles religieuses, mythiques, il y en a une qui est étonnante, toute en largeur, qui évoque la Cène... mon père était croyant – il disait d'ailleurs son *Notre Père* en grec – mais pas pratiquant.

*Quels ont été ses maîtres, ses influences principales ?*

Son maître incontesté était Piero della Francesca. Il y avait aussi Cézanne et Poussin... et puis il admirait beaucoup d'autres peintres : Vallotton, tous les Italiens, les portraits de Titien, Ghirlandaio... Il était par ailleurs très sensible à la lumière et éprouvait une forte attraction pour celle du Sud, l'Italie, la Grèce. À l'inverse, en Suisse, il trouvait la lumière insupportable, froide, dure, glaçante. Mais dans ses vieux jours, quand la pollution a commencé à se faire plus importante, il me disait percevoir dans l'air quelque chose de plus doux, qui lui évoquait les pays chauds.

*Pouvez-vous nous parler des circonstances dans lesquelles Gustave Roud et Steven-Paul Robert se sont connus ?*

Je ne sais pas exactement comment ça a commencé mais je sais qu'ils étaient ensemble au collège de Vevey. Lorsqu'ils étaient âgés d'une dizaine d'années, ils se sont trouvés dans la même classe, et comme mes grands-parents habitaient à Gilamont et Roud à Saint-Légier, au Chalet-de-Brie, ils faisaient un bon bout de trajet ensemble à pied. Ensuite les Roud sont partis habiter Carrouge. Mon père et lui ont été séparés, et comme enfants, je ne suis pas sûre qu'ils aient continué à s'écrire. Puis ils se sont retrouvés au gymnase, et à partir de là ça a été une amitié profonde et constante. Roud a

passé son bac une année après mon père, je ne sais plus pour quelle raison... C'est à ce moment-là que Roud lui adresse cette lettre mémorable, où, déjà, il donne à voir toute l'essence de sa personnalité... à dix-huit ans ! À cet âge, être capable de procéder à une analyse de soi si précise, si lucide, c'est impressionnant. Je ne pense pas que Roud ait eu beaucoup d'amitiés de ce genre, de cette intensité et de cette durée.

*Peut-on dire que la question artistique était, dès le début, au cœur de leur relation ?*

Roud, comme vous le savez, n'aimait pas coucher sur le papier quelque chose qu'il n'avait pas mûri. La question artistique est sous-jacente dans leur correspondance, mais elle n'a pas été tellement écrite. À ce titre, leur correspondance n'a d'après moi pas tout à fait le même intérêt que celles que Roud pouvait avoir avec d'autres écrivains par ailleurs moins proches... parce que mon père et lui étaient plus que confrères ou collègues. Ils ont davantage échangé à ce sujet quand ils se voyaient. Ils se retrouvaient souvent au château de Glérolles où nous habitons durant la guerre, parfois à Lausanne dans un bistrot, ou alors mon père montait à travers les vignes, Roud venait par la campagne et ils se retrouvaient à mi-parcours, au Pigeon, où ils passaient la journée ensemble. Ils aimaient beaucoup cette idée de partir à pied l'un vers l'autre. Et puis ils ne se voyaient pas qu'en duo, il y avait aussi Georges Nicole, qui étudiait les lettres avec eux me semble-t-il : quand ils pouvaient se retrouver tous les trois, c'était magnifique.

*Tous deux admiraient grandement Poussin, et vouaient un culte à Cézanne (qu'ils nomment « LUI » dans leur correspondance). Leurs goûts, en matière de peinture, convergeaient-ils toujours ?*

Même s'il est vrai que mon père s'est intéressé brièvement au surréalisme, comme Roud, il n'a pas été immensément séduit ou influencé par le modernisme, les avant-gardes. Mais même s'il n'était pas dans la même mouvance, il a également éprouvé beaucoup de sympathie et d'admiration pour Jean Lecoultre, en qui il reconnaissait un grand artiste ; j'ai d'ailleurs retrouvé dans les affaires de mon père un dessin qui lui était destiné.

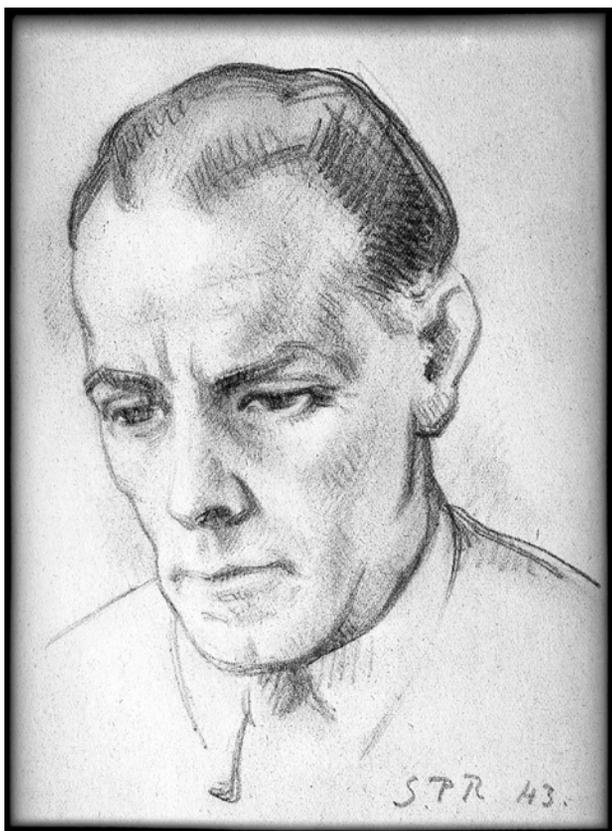
*En sa qualité de critique d'art, Roud a consacré de nombreux articles à l'œuvre de votre père... comment cela a-t-il pu s'articuler avec leur relation d'amitié ?*

Je pense que dans ce contexte, Roud laissait un peu de côté l'amitié, on n'écrit pas sur une peinture comme sur un ami, ce n'est pas la même chose. Je pense qu'il parvenait très bien à dissocier les deux... et mon père aussi. Il était évidemment très heureux quand Roud



Steven-Paul Robert et Gustave Roud photographés par Georges Nicole, Puidoux, avril 1946, archives de l'atelier Steven-Paul Robert

écrivait sur sa peinture. De son côté, il a beaucoup aimé, de manière générale, les écrits de Roud ; il appréciait aussi sa façon d'appréhender les choses, notamment la nature, comme poète... il recevait un exemplaire dédié à chaque publication !



Steven-Paul Robert, portrait dessiné de Gustave Roud (1943), © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

*La littérature jouait-elle un rôle important pour votre père ?*

Mon père, qui avait fait une licence ès lettres avant de commencer les Beaux-Arts à Genève, avait étudié les langues anciennes avec passion, et il a toujours beaucoup lu. Il était féru de Mallarmé, de Valéry, de Proust. Du reste, je n'ai jamais su ce que Roud pensait de *La Recherche du temps perdu*. Il ne l'a jamais dit ? Était-il un lecteur de romans ? Je ne le pense pas... Mon père si, de tous types, notamment de romans d'aventures, je me souviens qu'il avait beaucoup aimé *Moby Dick*. Mon père n'a jamais vraiment écrit lui-même, par contre il a fait beaucoup de théâtre lorsqu'il était jeune, il a même été sérieusement tenté par la carrière d'acteur... jusqu'à ce qu'il vive une grosse déconvenue. Pendant tout un été, il avait participé aux répétitions pour *Histoire du soldat*, il y a un siècle, et au dernier moment on lui a dit que sa voix ne convenait pas... j'ai encore les lettres de Stravinsky et de Ramuz lui faisant comprendre que ça n'allait pas. Ça a été une très grosse déception, et c'est peut-être ça qui l'a fait se tourner vers la peinture, où dans un premier temps il a trouvé une compensation.

*Et vous, quels souvenirs conservez-vous de Gustave Roud ?*

C'était le parrain de mon frère, mais je l'appelais aussi « Parrain », comme cela, par affection. Petits, on se faisait toujours une grande joie d'aller à Carrouge : j'ai le souvenir d'y avoir passé de très belles journées, d'y avoir eu beaucoup de plaisir, sans que je puisse raconter quelque chose de particulier... Il y avait Madeleine qui faisait des gâteaux extraordinaires et puis je pouvais monter sur le poêle et m'asseoir sur le petit siège, j'aimais beaucoup cela. Les Roud étaient tout à fait abordables, ils ne nous traitaient pas en enfants, on n'allait pas nous

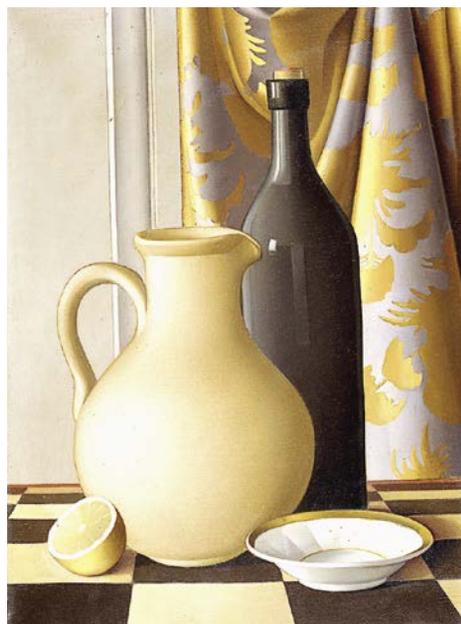
chercher des jouets pour nous occuper dans un coin. Je pense que j'écoutais ce qui se disait à table et ça m'allait très bien comme ça... Bon il y avait les chats qui jouaient un grand rôle ! D'ailleurs, lorsque j'étais âgée de onze ou douze ans, j'avais une petite chatte bien aimée que mon père, un jour, a décrété atteinte de tuberculose, peut-être parce qu'elle toussait un peu (à cette époque on parlait beaucoup de cette maladie). Comme on ne pouvait pas la garder, c'est Roud qui

l'a prise, il l'avait baptisée « Chuchu »... et elle est allée finir sa vie là-haut, à mon grand désespoir je dois dire ! Un autre souvenir vivace concerne une réunion de la Société de Poésie, qui s'était tenue au château de Glérolles, certainement à l'initiative de Roud : c'est là que Jaccottet a lu ses premiers textes, alors qu'il était gymnasien. Moi j'avais treize



Mariage de Dominique et Françoise Reymond (photographie de Gustave Roud), © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

ans, je me souviens d'avoir transbahuté beaucoup de chaises ! Bien plus tard, je me souviens qu'on avait invité Roud pour les septante ans de mon père, qui coïncidaient avec les sept ans de ma fille, née le même jour. Il était venu et tout le monde était conscient que c'était un hôte de marque. Pendant bien des années, en été, alors que mon père était déjà assez âgé, on allait chercher Roud à Carrouge, je l'embarquais dans ma 2CV et je l'amenais aux Chevalleyres pour l'après-midi. Je garde un très beau souvenir de notre parrain, qui était un ami très proche, et en même temps une personne que l'on a toujours mise sur un piédestal. On avait beaucoup d'admiration pour lui, pour sa vie très solitaire : quand il venait chez nous, c'était très précieux, on se rendait compte de la chance qu'on avait de le connaître de si près !



Steven-Paul Robert, *Nature morte au brocart*, 1926, © Musée Jenisch Vevey

# Un enfant de paysans<sup>1</sup>

STÉPHANE PÉTERMANN



Portrait de Gustave Roud par son père Samuel, 1905-1906, collection Gérald Morier-Genoud, Carrouge

L'œuvre de Gustave Roud est souvent lue comme la quête d'un paradis perdu, selon une interprétation que Roud lui-même, puis Georges Nicole, Philippe Jaccottet et les commentateurs qui les ont suivis ont fixée. La phrase de Novalis – « Le paradis est dispersé sur toute la terre [...] Il faut réunir ses traits épars » est citée à l'appui de cette vision qui inscrit la poésie de Roud dans la lignée du romantisme allemand. Mais que recouvre cette notion de

« paradis perdu » ? Le sens religieux est à exclure – on sait que Roud n'adhère pas à la dimension chrétienne que l'on pourrait percevoir dans cette quête. C'est bien dans l'immanence, dans l'ici et le maintenant que cette dernière se poursuit, sur le plan terrestre. Alors, quête des origines, de l'enfance perdue, à travers les souvenirs du Chalet-de-Brie et le rapport aux morts, et parmi eux la mère ? Cela semble bien être la fonction de *Requiem*, fruit d'un long et patient travail entamé

dès après la disparition de Constance Roud, née Coigny<sup>2</sup>. Quête d'un accord avec un lieu, un paysage et les hommes qui le peuplent ? Dans *Feuillets*, Roud note : « Je suis immobile au centre d'un paysage éternellement pareil à lui-même, un tout... » C'est *Campagne perdue*, dont la tonalité nostalgique s'achève par l'aveu de l'impuissance de la voix poétique. Quête d'une relation privilégiée avec autrui, comme dans *Pour un moissonneur* ? Quête d'une voix poétique, seule justification d'une vie autrement non vécue ? Dans une « Lettre » fictive à son éditeur Henry-Louis Mermod, Roud écrit : « La poésie (la vraie) m'a toujours paru être [...] une quête de signes menée au cœur d'un monde qui ne demande qu'à répondre, interrogé, il est vrai, selon telle ou telle inflexion de voix » (*Air de la solitude*).

L'œuvre de Roud est peut-être tout cela à la fois. Ce qui me paraît certain, c'est qu'en son cœur, on retrouve toujours l'idée de solitude, de séparation, de division, de différence, entre soi et le monde extérieur, soi et les autres, mais aussi au sein de soi-même, comme une division intérieure entre différentes composantes du moi, la première des barrières étant l'enveloppe corporelle elle-même. À plusieurs reprises, ses textes emploient l'expression « avec moi-même » ou « entre moi-même et moi-même » pour exprimer cette absence d'unité, cette division intérieure. En voici quelques occurrences :

*Une longue réclusion hivernale tissée de paresse, de rêveries a fait lentement du monde au-delà de mes vitres, de mon corps déjà, quelque chose d'inaccessible presque et d'angoissant.* (Feuillets)

1 Ce texte constitue la version remaniée d'une conférence donnée à la Fondation Jan Michalski, à Montricher, en 2015, sous le titre « Qui est Gustave Roud ? ».

2 Dédicace de Roud à sa sœur sur un exemplaire de *Requiem* : « à Madelon, ma bonne et sage aînée / ce lent retour à notre Maison / avec toute l'affection du petit "banban" de jadis / Gustave Roud / Noël 1967 ».

Chaque vitre m'aveugle et m'assène un double sans merci. Perdu dans le puits des miroirs ; emmuré tout vivant avec moi-même. Seul. Innombrable. Seul. (Requiem)

Je suis si divisé que rien n'affecte simultanément tout mon être. Joies, tristesses, passions éclosent çà et là en moi-même. Il y a toujours quelque région que leur illumination laisse obscure. Rien ne se peut rêver même de plus beau que ce pays dans l'éclat fixe de septembre. Je vis dans des chambres aveugles, je ne puis sans frisson regarder au-delà des fenêtres un monde perdu. (Feuillets)

Mon cœur mon esprit, que s'est-il glissé entre nous, entre moi-même et moi-même ? (Feuillets)

Ah, que m'importerait de ne pouvoir connaître que moi-même, si du moins cette connaissance m'était enfin donnée ! Mais qui me lie à ce que j'étais ? La nuit monte, et déjà je suis traversé par le plus faible luisant de lune, moi qui, siégeant avec majesté au centre même du ciel, rendais au monde menacé par le soleil perdu toute sa brûlante lumière. Qu'est-ce que cet abîme sans cesse rouvert entre moi-même et moi-même ? Ma solitude pourrait être toute-puissante, contraindre l'univers à composer avec elle, l'accueillir même à la manière d'un miroir, comme j'accueillais jadis le faucheur nu sous les feuillages, quand il éventre du talon la fraîche tromperie de mon ciel liquide et de mes forêts submergées. Mais une solitude intérieurement divisée — et qui se nie avec acharnement ! Un instant, le temps seul d'un éclair peut-être, que je me voie ! Au centre du vertige, le laps de silence où ma voix apprenne enfin sa source ! et que je sache qui parle quand je parle... (Essai pour un paradis)

Ces lignes relèvent à l'évidence d'une recherche de soi, d'une quête identitaire à l'œuvre chez Gustave Roud. Le poète met en scène ses interrogations en recourant aux éléments récurrents que sont la vitre, le miroir, le double, auxquels il faut ajouter l'ombre, le reflet. Le dernier exemple articule de façon spectaculaire les notions de connaissance de soi, de solitude, d'impuissance de la

poésie pour aboutir au double aveu de sa « solitude intérieurement divisée » et du doute : « qui parle quand je parle ? »



© Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

Le questionnement identitaire est donc au centre de la démarche d'écriture de Roud, comme en témoigne également son *Journal* dans maintes entrées :

30 mars 1932 : Ce soir peut-être, je cataloguerai mes diverses identités contradictoires, et qui m'empêchera à la fin, de choisir, avec Une Aide, celle que je dois ?

24 avril 1927 : Il y a des instants où je me demande (saisi brusquement d'une brève lucidité) si cette longue quête de moi-même n'est pas née d'un vice qu'il me faut découvrir et combattre. À force de céder toujours à toutes mes pentes intérieures (et la volonté n'a pour moi plus de sens puisqu'elle interdirait tout naturel) je cesse presque d'exister. Rien ne s'affirme en face de moi : caractère doctrine, etc. [...] Virtuose de l'imitation [...] je me perds en complaisances, si docile au moindre appel que je n'existe pas plus qu'un miroir.

Roud semble affirmer ici que l'enjeu de sa quête est véritablement sa propre existence : qui n'a pas d'identité n'a pas de présence réelle. Cet effacement de soi (« je cesse presque d'exister »), Roud

ne l'exprime-t-il pas à travers ses photographies où son ombre portée accompagne ses amis paysans, dans des paysages qui n'offrent de place que pour son image en négatif ? Toute sa pratique photographique n'est-elle pas aussi la manifestation d'une mise à distance du monde, qu'il tente de se réapproprié à travers son propre regard ? À l'écrivain derrière la vitre répond le photographe derrière l'objectif — une autre vitre —, qui laisse passer la vision mais place l'opérateur dans une position de retrait vis-à-vis de l'objet qu'il photographie. Au poète s'interrogeant sur lui-même répond l'imagier dont le portrait se reflète dans un miroir.

Dans un des extraits que j'ai cités, Roud semble attribuer le doute qu'il éprouve sur lui-même à son tempérament, à des traits de caractère. Nul doute que la chose a joué un rôle central, de même que son homosexualité, dans un contexte social qui le contraint à réprimer cette composante majeure de son identité personnelle. Mais qu'en est-il de ses origines paysannes ? Quel rôle ont-elles pu jouer dans la constitution d'une vocation poétique dont la matière a toujours été le Haut-Jorat, et dont les inflexions ont célébré faucheurs, moissonneurs, laboureurs, tous intercesseurs de cette inlassable recherche ?

Roud est défini comme un écrivain d'origine paysanne, comme un « enfant de paysans, tôt exilé du cercle enchanté de la vraie vie paysanne » comme l'écrit Jaccottet (ce qui ferait de lui une exception parmi les écrivains de sa génération, et même des suivantes).



Gustave Roud, sa sœur et ses parents, collection Gérard Morier-Genoud, Carrouge

Aux yeux de la réception, il a longtemps été l'ermite de Carrouge, avant de devenir l'écrivain-photographe de dimension européenne. L'un des traits constitutifs de sa vie – décrite comme solitaire, dans la ferme de ses ancêtres paysans –, serait sa fidélité à une lignée, dans une continuité que les études, puis la maladie (la tuberculose) auraient interrompue. Or ce n'est pas tout à fait le cas, et Roud lui-même s'est exprimé à ce sujet. Voici ce qu'il écrit dans une lettre à Steven-Paul Robert de mars 1916 :

*[...] maintenant je sais ma vie. / Qu'il a fallu de temps pour arriver à cette aigüe conscience! et qu'est-ce qu'on voit: elle n'a été qu'une longue marche, cette vie, vers le déséquilibre et le morcellement. Pourra-t-elle être jamais plénitude? La moitié de ma famille: intellectuels, pasteurs, pasteurs à l'infini. L'autre moitié: paysans de toute éternité. De là le divorce. Un goût pour l'étude, certain, et de l'autre côté, d'autant plus violent pour s'être fait jour plus tard, un désir effréné de force physique, un amour puissant de ces champs de grasse terre, de cette vallée de moissons et d'herbe épaisse. / Maintenant peut-être comprendras-tu mon attitude: chacun de ces deux aspects de ma vie nuit à l'autre, et comme ils sont absolument contraires, je ne puis voir partout que des différences. Si je regarde ce milieu de l'Université c'est en paysan, si je considère le milieu villageois, c'est en «étudiant»! Peut-être te rends-tu compte de ce qu'il y a de cruel à songer ainsi, au cœur de cette solitude. D'un peu partout viennent des chants: des jeunes filles en promenade, des rondes de gamines et toujours la même cloche catholique qui sonne on ne sait pour quel culte. Ah la furieuse envie soudain de n'être qu'un de ceux-là qui travaillent tout simplement, qui vivent, – et se dire, quand passe ce cavalier qui se retourne en souriant violemment à quelqu'un qu'on ne voit pas – voilà l'image d'une vie qui aurait pu être la mienne, et je ne suis que cette grande silhouette maladroite dont on rit.*

Plus loin :

*Que sortira-t-il de là? Arriverai-je un jour à l'équilibre, sinon à la plénitude? Au lieu*

*de voir partout ce qui sépare et diffère, verrai-je un jour ce qui est commun et qui rapproche? Sera-ce comme paysan, sera-ce comme professeur? La solitude sera-t-elle éternelle et la connaissance aussi éternelle?*

Encore plus loin :

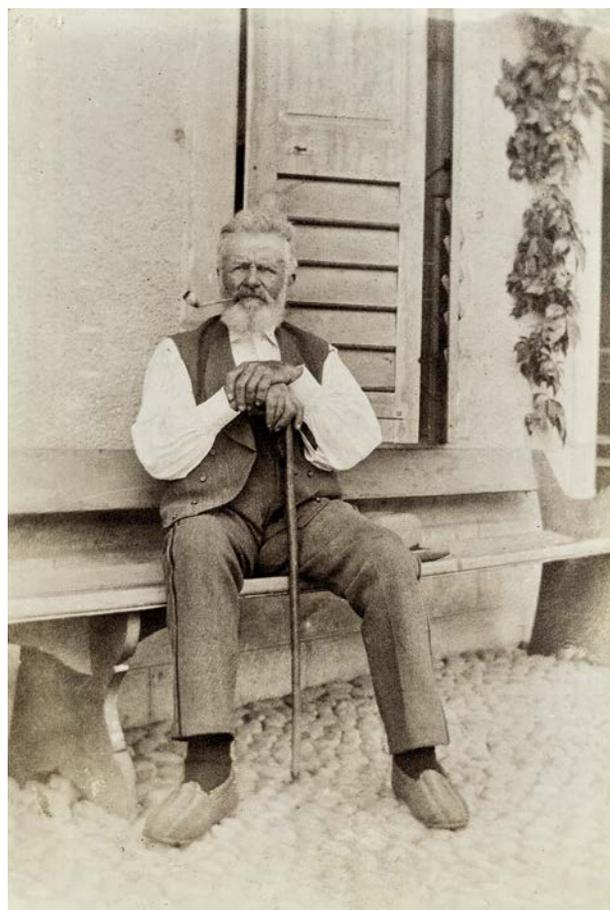
*Ah cet Aimé Pache, comment peignait-il, pour que les jeunes gens du village l'admirassent? Comment a-t-il agi pour qu'on accueille en camarade des paysans, un monsieur qui a fait des études? Eux, ils cultivent leurs champs, et moi je peins dans mon village! Quelque chose ainsi pourra-t-il se dire jamais?*

Roud, qui a dix-neuf ans et qui est alors étudiant, affirme être tiraillé entre deux identités contraires – intellectuelle et paysanne – entre lesquelles il ne peut véritablement choisir: il ne se sent *ni vraiment paysan, ni vraiment intellectuel*. La référence à *Aimé Pache, peintre vaudois* trahit le principal souci de Roud: non pas d'être bien accueilli en tant que paysan auprès de ses camarades d'études, mais en tant que «monsieur qui a fait des études» auprès des paysans. Une autre lettre à Steven-Paul Robert, du 23 août 1915, permet de mieux appréhender sa relation au monde paysan :

*Quelques bonnes suées sur des champs parmi l'or des épis que la faux (cille) impitoyable abattait pour que l'homme fût nourri. Car, le croirais-tu, moi aussi j'ai appris à manier à gestes prompts la lame redoutable et tranchante. Et même ce matin tu aurais pu me voir amonceler l'herbe en andains réguliers et la charger avec art sur un char à pont afin que soient nourries les bêtes à cornes (de l'écurie). En outre j'ai pour la première fois de ma vie appris à me servir de la plus noble conquête du genre humain,*

*en l'espèce notre délicieuse Fanny que mes mains inexpérimentées réussirent à maintenir dans le droit chemin tandis qu'elle entraînait d'un pas léger le char qui me portait vers la ville lointaine, ceci afin de m'y faire diminuer quelque peu le cresson et de quérir chez Monsieur José Ribès marchand de vin un petit tonnelet destiné à rafraîchir par son contenu le gosier altéré des travailleurs champêtres qu'accable le brûlant soleil d'août. Pause.*

Celui qui fixera par la plume et le regard les figures du faucheur et du dragon fait ici un aveu étonnant: à dix-huit ans, il fauche, forme des andains et monte à cheval pour la première fois, s'en amuse, et partage l'étonnement de ces moments rares avec son correspondant. Dans quel contexte Roud grandit-il pour être peu accoutumés aux gestes paysans les plus ordinaires, ceux qu'il ne cessera de représenter, presque à l'infini, par l'image? «La moitié de ma famille: intellectuels, pasteurs, pasteurs à l'infini. L'autre moitié: paysans de toute éternité. De là le divorce», constate Roud. Qui sont donc ses ancêtres?



Daniel Coigny, grand-père maternel de Gustave Roud, Fonds Gustave Roud, Centre des littératures en Suisse romande

Les « paysans de toute éternité », ce sont les Coigny, du côté maternel, famille originaire de Champtauroz (entre le lac de Neuchâtel et la vallée de la Broye), que l'on retrouve à Bussy-sur-Moudon, dans la ferme de Foulaverney (que Roud mentionne dans son journal). Daniel Coigny (1833-1905), le grand-père maternel de Gustave Roud, s'installe à Carrouge en 1880, ayant hérité de sa mère une moitié du domaine constitué par la famille Chappuis, qui comportait deux maisons – celle de Carrouge et une autre, toute proche, à Vulliens. C'est le domaine (de neuf hectares, une taille moyenne inférieure pour cette époque) qui, à sa mort en 1905, revient à ses trois filles, Alice, Constance et Clara Coigny, et qui sera ensuite transmis à Madeleine et Gustave Roud. Les Coigny entretiennent de nombreux liens avec les familles de la région, entre Jorat et Broye (c'est de ce côté de la famille que proviennent les alliances avec les familles Oulevey, Mayor, Jaquiéry notamment). Quand il mentionne, dans son *Journal*, son grand-père Daniel Coigny, c'est pour évoquer la figure du « paysan éternel » :

*Fin juillet : Sentiment de tristesse en songeant à mon g[rand]-p[ère] venu jadis à de telles foires, – à tous ces gens à l'intérieur de leur vie, et moi qui ne pourrai jamais...*

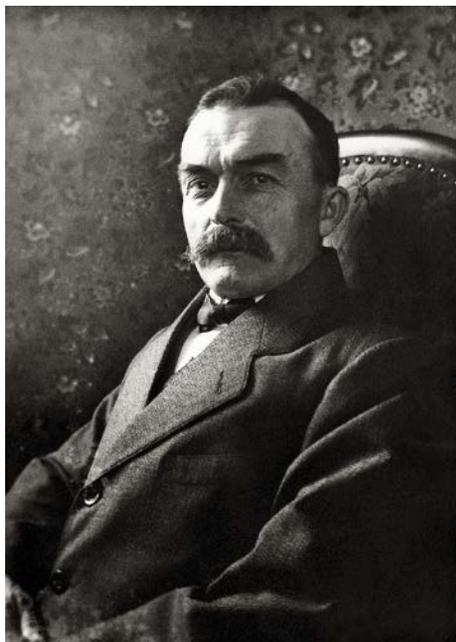
*7 juin 1918 : « Il sera dragon, je lui choisirai son cheval » disait mon grand-père. [...] De la gare de Mézières, j'aperçois la colline pour qui je vis. C'est au moment des foins, les champs qui ont été d'abord verts, puis d'or, puis roses, puis chargés de fleurs de toutes couleurs, puis d'un brun indécis, à cause du vent qui les bat – ils ont l'air d'être une terre qui contiendrait les vagues pressées des seigles et des froment pâles comme de l'eau, quelques-uns voilà plus de cent ans qu'ils sont à ma famille, voilà plus de cent ans que mes parents y ont travaillé à travers les saisons. Et quand le temps est transparent, immobile sur la colline si l'on regarde vers la vallée au nord ouverte on peut apercevoir la touche crue d'un mur de*

*ferme ; c'est là que vivait mon grand-père avec ses frères, un grand domaine penché que j'ai visité une ou deux fois, le cœur serré. Souvent ma grand-mère m'en parle, elle me dit les grandes récoltes, les marchés de la ville où l'on descendait, son oncle qui était capitaine de carabiniers, son bel uniforme, et ce jour d'août où on avait ramassé plus de neuf cents gerbes.*

Les « intellectuels, pasteurs, pasteurs à l'infini », ce sont les Roud, originaires d'Ollon, où l'aïeul Gédéon est syndic (et notaire, et capitaine à l'armée, prenant part aux combats des Ormonts en 1798). C'est un propriétaire terrien, et un notable local, à la fin du régime bernois, suffisamment nanti pour que ses enfants fassent des études supérieures. Son fils Charles notamment, qui étudie à l'Académie, devient pasteur, d'abord à Vevey et à Moudon, puis à Lausanne, où il est aumônier de la maison pénitentiaire (de 1832 à 1876)<sup>3</sup>. Charles Roud épouse en 1825 Juliette Boisot, la fille d'un camarade d'études de son père, Georges Boisot, professeur à l'Académie, conseiller d'État vaudois de 1830 à 1845, chassé par la révolution radicale de 1845 (il est libéral-conservateur). La famille Boisot est liée à la famille de l'architecte Alexandre Perregaux, dont Georges Boisot a épousé

la fille. Elle compte notamment un photographe, Charles Boisot, qui a travaillé avec Constant Delessert, le pionnier vaudois de la photographie.

Les trois fils de Charles Roud étudient à l'Académie : Charles est ingénieur, Jules pasteur (son fils Auguste sera professeur d'anatomie à l'Université) et Henri, le grand-père maternel de Gustave Roud, commence des études de lettres en 1847, qu'il interrompt pour choisir l'agriculture. En 1848, il est à Ollon pour se former auprès d'un oncle, et poursuit sa formation en 1849 en Allemagne, dans la ferme modèle du comte Ferdinand von Zeppelin, au domaine de Girsberg (Thurgovie). Dès lors, Henri Roud va gérer des domaines : d'abord celui du comte Zeppelin, puis la ferme du château du Piple (à Boissy-Saint-Léger, en Île-de-France), propriété du baron Jean-Henri Hottinguer, banquier ; on retrouve ensuite Henri Roud à Lugrin, en Haute-Savoie, où il gère le domaine du photographe Constant Delessert au château d'Allemand ; entre 1876 et 1892, il est à Sepey, dans la Broye, travaillant pour Henri de Cérenville sur un domaine de trente hectares (il y voisine avec le peintre Eugène Burnand) ; à la fin de sa vie, Henri Roud tient à ferme le domaine du Chalet-de-Brie, au-dessus de Saint-Légier, que



Samuel et Constance Roud, les parents de Gustave Roud, © Fonds photographique Gustave Roud/Subillia, BCUL, AAGR

<sup>3</sup> Charles Roud est mentionné à plusieurs reprises dans le *Journal* d'Amiel, en 1868-1869 (vol. VII, pp. 362, 364, 573-574, 810, 866, 916, 924, 931 et 936). Amiel aime passer l'été chez le frère de Charles Roud, François-Philippe Roud, dans la pension Chalet-Villars. Il voit le pasteur à Villars et à Lausanne, et correspond avec lui.

son fils Samuel reprendra à sa mort. En 1897, Gustave Roud naît au Chalet-de-Brie sur le domaine que tient non pas son père, mais son grand-père.

Samuel Roud, le père de l'écrivain, suit les traces de son propre père. Il naît à Lugrin (en Haute-Savoie) où son père gère le domaine de Constant Delessert, suit les cours du Collège de Moudon dans la section industrielle et se forme à l'établissement horticole d'Andelfingen (Zurich). Il travaille ensuite avec son père Henri à Seppely; c'est là qu'il rencontre Constance Coigny, qu'il épouse en 1892. Il reprend le fermage du Chalet-de-Brie à la mort d'Henri Roud (en 1898), et assurera ensuite la marche du domaine de Carrouge appartenant à sa femme et aux sœurs de celle-ci.

Samuel et Henri Roud ne sont pas des propriétaires terriens, mais des gérants de domaines, dont certains prestigieux, et ils travaillent dans des conditions avantageuses qui font d'eux des « patrons » plutôt que des paysans. Henri Roud en particulier dispose d'un personnel (domestiques, valets de ferme, vacher) et de moyens mis à sa disposition par des propriétaires aisés, membres de l'aristocratie.

Dans une lettre à son fils du 21 janvier 1929, Samuel Roud, qui hésite sur le parti à prendre concernant son domaine, fait l'aveu suivant, révélateur :

*Si je pouvais traire je garderais deux vaches pour avoir du lait et un petit attelage et qui me ferait un peu de fumier pour planter quelques pommes de terre et du légume. Quand j'étais jeune nous avions des vachers auxquels on laissait le soin du bétail et la responsabilité de l'écurie sans trop s'en inquiéter. C'était une grande faute de ne pas s'en occuper davantage, de ne pas apprendre à traire et de pratiquer – pour ne pas en perdre l'habitude. Je l'ai appris plus tard à mes dépens surtout depuis que je suis à Carrouge où je n'ai pas assez de vaches pour avoir un véritable vacher et à présent que les bons domestiques sachant traire sont rares et exigeants pour le salaire. Il faut en prendre son parti puisque c'est trop tard pour apprendre.*

Henri et Samuel Roud sont des agriculteurs issus d'un milieu profondément intellectuel, citadin, cultivé, où faire des études va de soi (dans d'autres branches de la famille, on trouve des notaires, des médecins, des pasteurs, des institutrices). Tous deux parlent allemand, et la pratique de la photographie par Samuel Roud, qui a transmis ce goût à son fils Gustave, s'explique aisément, tout comme la présence à Carrouge d'une bibliothèque familiale comprenant des ouvrages classiques. On ne s'étonnera pas non plus que Constance et Samuel Roud aient prodigué à leurs deux enfants une bonne éducation : l'École supérieure de jeunes filles de Vevey pour Madeleine, en section A, c'est-à-dire comprenant l'enseignement du latin, auparavant réservé aux garçons; le Collège classique de Lausanne pour Gustave, puis l'Université, en lettres classiques.

À Lausanne, pendant ses études, Roud fréquente la bonne société : le professeur Auguste Roud (1871-1931) notamment, chez qui il mangeait à midi, et sa femme Hélène Roud, membre de comités de bienfaisance, figure lausannoise bien connue.

Nous retrouvons ainsi Gustave Roud au cours de ses études, au moment où il écrit les lettres à Steven-Paul Robert que nous avons citées précédemment. Entre le temps des études et le moment où Roud est véritablement poète, que se passe-t-il dans sa vie? Autrement dit, de 1915 où il publie ses premiers poèmes dans les *Cahiers vaudois* à 1927 où paraît *Adieu* et se déclare la tuberculose, quelle entrée fait-il dans la vie active? Ses camarades d'études (qui se nomment Charles Lassueur, Steven-Paul Robert, Georges Nicole, Jacques Secretan, Edmond Thévoz, Charles Bonnard, Pierre Secretan, Jean Roth, Jean Mack, Robert Terrisse, Alexandre Vodoz, Alexandre Lavanchy) proviennent la plupart de bonnes familles, bourgeoises et libérales : ils deviennent enseignants, professeurs, médecins, pasteurs, journalistes. Roud effectue d'abord son service militaire pendant la mobilisation de 1914-1918, devenant officier, puis il envisage d'entrer dans l'enseignement secondaire, mais il y renonce bien vite,

constatant sa parfaite inadéquation pour cette carrière. Il se tourne vers le « journalisme » et la critique d'art, et vers l'écriture personnelle. Ce qui paraît certain, c'est qu'à aucun moment il n'a été question dans sa famille qu'il reprenne le domaine de Carrouge. Sinon, pourquoi des études classiques? En 1927-1929, lorsqu'il est soigné à Leysin, son père lui écrit fréquemment, et lui confie ses soucis quant à la poursuite de ses activités. À ce stade, il est évident que Gustave Roud ne peut pas exercer une activité professionnelle régulière. Mais son père ne fait aucune mention d'une reprise éventuelle du domaine qui serait rendue impossible par l'état de santé de son fils. Le 21 janvier 1929, voici que ce Samuel Roud lui écrit :

*Je suis toujours bien indécis de savoir ce que je dois faire avec mon train de campagne, si je dois le continuer ou bien faire une mise et tout liquider. J'aurais bientôt pris une décision si je pouvais vivre de mes rentes sans entamer mon petit capital. S'il faut chaque année en prélever une partie il ne tardera pas à être réduit à zéro, et alors de quoi vivrons-nous? Pour moi qui n'ai plus beaucoup d'années à vivre, cela n'a pas beaucoup d'importance, mais c'est pour vous que je voudrais pouvoir garder une petite réserve. [...] Il me semble que je suis encore capable de faire encore un petit travail et je voudrais trouver une occupation qui me rapporte quelques sous pour nous aider à vivre tout en me procurant une distraction, mais je [ne] vois pas ce que je pourrais entreprendre, n'ayant jamais fait autre chose que de cultiver la terre. / Je voudrais, si Dieu te redonne la force et la santé, que tu puisses aussi te faire une position et te procurer un travail rémunérateur qui vous aiderait à vivre. Penses-y un peu et si tu peux trouver quelque chose qui te convienne fais ce que tu pourras pour t'y préparer. C'est toujours plus difficile d'arriver par le temps qui court, mais si on veut on doit réussir quand même, si la santé le permet. C'est dommage que tu n'aies pas appris les langues modernes au lieu du grec et du latin, tu aurais plus de chances de te caser, car à présent il est presque nécessaire de savoir deux ou trois langues pour réussir.*

Le 29 janvier, il répond à une lettre de son fils, hélas non conservée :

*Merci pour ta bonne lettre que j'ai été content de recevoir, car j'avais un peu de souci de savoir ce que tu en dirais, et je craignais que tu te tourmentes trop à ce sujet. J'aurais voulu pouvoir discuter en famille avec toi au Nouvel An la question de ton avenir et des modifications à apporter à notre train de campagne. [...] / C'est pour cela que j'ai été très satisfait de savoir un peu de ce que tu penses pouvoir faire par la suite pour gagner quelques sous, dans la mesure où ta santé et tes forces le permettront. J'ai pensé que peut-être tu aurais des occasions de te renseigner auprès des connaissances que tu as faites là-haut sur les différents emplois que tu pourrais accepter et peut-être trouver une occasion favorable. / Mais il va sans dire que l'essentiel c'est de te guérir complètement le reste viendra après. Il n'est pas question de te mettre à travailler sérieusement avant d'être complètement rétabli. / Je suis maintenant décidé à vendre mon bétail au mois de mars et à cesser l'exploitation du domaine. Cela me coûte beaucoup, mais je vois bien que c'est mieux pour vous comme pour moi. Nous serons bien contents si tu peux rentrer à la maison à la fin de mars, mais naturellement il faut que ton rétablissement soit assez complet pour le permettre.*



La maisonnée de Carrouge photographiée par Gustave Roud, fin des années 1920. De g. à d. : Clara Coigny, Élise Coigny, née Oulevey (la grand-mère maternelle), Madeleine Roud, Samuel Roud, Alice Coigny, Constance Roud, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

À la fin du mois de mars 1929, Samuel Roud met effectivement en vente le bétail et le chédail de Carrouge. Lorsque Gustave Roud rentre de Leysin quelques jours plus tard, la ferme est vidée de ses animaux et de ses domestiques. L'année suivante, son père meurt, suivi par sa grand-mère maternelle et l'une des deux tantes maternelles en 1931 et par sa mère en 1933. En l'espace de quatre ans, Roud voit disparaître sous ses yeux dans la ferme de

Carrouge la vie paysanne, et la plupart des membres de sa famille dont il partageait le quotidien. Ne restent que sa sœur Madeleine et sa tante Clara, que rejoindra plus tard une tante paternelle.

En provenant du milieu familial que je viens de décrire, comment Roud conçoit-il sa vie à Carrouge, et comment est-il, lui, perçu par les paysans qui y vivent ? Roud n'a pas véritablement choisi de vivre à Carrouge. Il y est resté, tout simplement, préservant avec sa sœur le domaine familial, dont les terres sont louées aux paysans voisins, ce que leur père avait déjà commencé de faire et qui leur assure un petit revenu. Jusqu'en 1971, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Madeleine Roud, le domaine reste à peu de chose près intact. Roud ne se met à vendre des terres qu'en 1972, à un moment de sa vie où les revenus de son travail d'écriture ont presque entièrement disparu. De ce point de vue, il est resté fidèle à l'héritage familial, et n'envisageait sans doute pas, au-delà des considérations financières, de disperser le domaine reçu. En vivant à Carrouge, en s'y consacrant à l'écriture, à la traduction, à la critique, à la photographie, au milieu d'un monde au sein duquel il a grandi, mais auquel il n'a jamais véritablement appartenu, Roud

**FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE**

**MISES**

**Mise de Bétail et de Chédail à Carrouge**

Mardi 26 mars 1929, à 12 h. 30, devant son domicile à Carrouge Samuel ROUD vendra en mise publique, pour cause de cessation d'exploitation agricole, le bétail et chédail ci-après : P15177L  
 1 cheval, 1 bœuf de 3 ans, 4 vaches, 2 génisses de 2 ans ayant alpé Bétail élevé par le propriétaire.  
 2 chars à échelles, 1 char à pont, 2 chars à ressorts, bossette à purin luge, caisse à gravier, faucheuse avec peigne à regain, faneuse à 5 fourches, charrue, cultivateur combiné, moulin à vanner, hâche-paille colliers pour chevaux et bœufs, clochettes, couvertures et divers outils. Un lot de paille.  
 Facilités de paiement pour les échutes supérieures à 100 fr

Feuille d'avis de Lausanne, 25 mars 1929, BCUL

s'est placé dans une position de totale marginalité, sans chercher à résoudre le conflit identitaire qui le tenait, mais au contraire en exacerbant résolument la tension entre lui et ces autres qu'étaient les paysans de Carrouge et alentours. Eux, « paysans de toute éternité » comme l'ont été les Coigny, incarnent à ses yeux une vie simple mais accomplie. Une vie à laquelle il n'était pas destiné, et qu'il n'aurait pas pu mener, même en reprenant le domaine familial. Rien de commun entre les Roud et les Cherpillod ou même les Ramseyer, pour qui le poète est un « monsieur » qu'ils vouvoient et avec qui la distance est marquée.

Les photographies où Roud se place aux côtés de quelques-uns de ses

amis paysans montrent bien ce décalage irréductible, aux composantes multiples. De fait, dans ses photographies, Roud représente précisément l'envers de ce qu'il est, ou plutôt la part de lui-même dont il se sent irrémédiablement séparé. Ce qui explique à mon sens (au-delà du simple désir) l'attention portée aux corps dénudés, à la sensualité, au caractère viril, athlétique de la vie paysanne, au travail de la main, aux gestes qui engagent pleinement le corps. Le décalage insurmontable permet aussi de comprendre la part de mythologisation indéniablement présente dans l'œuvre : le pays (et le paysan qui fait corps avec lui) est mythifié,

devient un espace de projection, qui lui renvoie l'image de la plénitude, de l'unité perdue.

« Différence : mère de la poésie », écrit Roud dans son *Journal* le 31 mai 1923. C'est bien le sentiment de l'absolue différence qui suscite, permet et requiert en même temps l'écriture poétique. Roud se retrouve d'une certaine manière condamné à l'écriture comme tentative de renouer avec lui-même et avec le monde, mais cette tentative est vouée à l'échec, si ce n'est par intermittences :

*Une impulsion irrésistible me portait vers le monde extérieur ; à chaque heure je faisais le point, j'établissais le lieu précis de nos réciproques positions. Double échange : il faisait de mes pensées des images, je lui donnais un sens. Combien d'années avons-nous vécu l'un de l'autre ? Voici qu'un secret travail en moi disjoint notre étreinte. Moi, moi qui vivais à chaque minute de ces correspondances enivrantes — je suis séparé.*  
(Feuillets)

La poésie comme possibilité d'échange avec le monde, promesse de correspondances, de réciprocité ne résout en rien le conflit chez Roud. Elle l'accroît au contraire, dans la mesure où elle contribue à la séparation entre intellect et sensibilité, entre esprit et corps, puisqu'elle intellectualise une matière vivante, et ne produit, comme la photographie, que des images, des artefacts de réalité.

Roud a vécu une vie de spectateur au milieu d'un monde paysan dont il a, au fond, toujours été en marge, mais dont il avait une connaissance intime. Ses origines paysannes lui conféraient une grande légitimité auprès du public et de ses pairs (contrairement à un Ramuz qui a éprouvé le besoin de revendiquer son ascendance paysanne pour justifier sa démarche esthétique), et rendaient compréhensible sa constante présence au long des travaux et des saisons que d'autres vivaient sous son regard. Son statut d'intellectuel, sa formation, son talent, n'ont pas moins contribué à asseoir sa position, très particulière, auprès de ses amis et voisins paysans qu'il intimidait sans aucun doute.



Fonds Gustave Roud, Centre des littératures en Suisse romande



Près de huit cents suggestions apparaissent lorsque l'on entre le mot « enfant » dans le moteur de recherche du fonds photographique Roud numérisé. Quelques images témoignent des jeunes années de Madeleine et de Gustave, la plupart représentent des enfants d'âge et de condition divers, connus ou anonymes, en noir et blanc, plus rarement en couleur, posant, ou plutôt évoluant dans un milieu que n'importe quel amateur reconnaîtra, celui de la « vie rurale et villageoise ». Mais si le cadre est familier, on

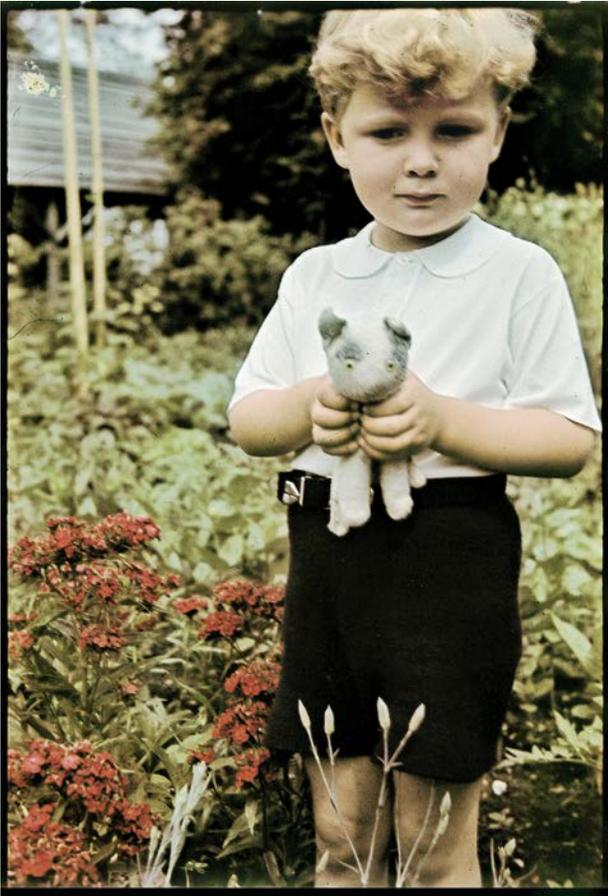
ne s'attend pourtant pas à trouver autant de joie de vivre et d'espièglerie devant l'objectif d'un poète dont l'œuvre est très fortement empreinte de nostalgie ; certains portraits, certaines scènes sont même franchement cocasses, à l'image de ce petit garçon essayant tant bien que mal de faire tenir sa chèvre tranquille ou de ce beau poupon s'élançant bouche grande ouverte sur son cheval à bascule. Ce qui étonne et touche enfin, c'est la confiance, et plus, l'affection que tous les petits modèles – bébés joufflus,

préadolescents athlétiques, fillettes en robes-tabliers – semblent accorder à celui qui les immortalise. Leur posture, leur attitude, jamais convenues ni rigides, ont peu en commun avec les clichés conventionnels du début du siècle passé représentant des enfants toujours sages et « cadrés » sans aucun souci de naturel. Le signe, sûrement, d'une relation sincère et privilégiée entre ces tout-petits et ce grand monsieur qui, comme le relevait Françoise Reymond-Robert, ne l'a jamais « traitée en enfant »...









# Roud en personne et en voix

PHILIPPE RENAUD

*Pourtant une mémoire d'homme est quelque chose d'unique! [...]*

*Le sel très pur lentement déposé par la houle temporelle...*

Parmi les cristaux les plus étincelants de ce sel, figurent une certaine visite à Roud, et le souvenir des lectures que je l'ai écouté faire.

La visite: je dirigeais à Genève, à la fin des années 1960, un séminaire sur les *Écrits*, fréquenté par des étudiants impatients de rencontrer l'écrivain découvert avec enthousiasme. Consacrés à des auteurs romands, ces séminaires se terminaient par une rencontre avec l'écrivain dont nous avions lu des textes, quand il était en vie, bien sûr, ce qui arrivait une fois sur deux. Si les participants désiraient tant rencontrer Roud, c'était surtout dans l'espoir de l'entendre lire quelques-unes de ses pages. Je leur avais dit qu'il était un lecteur incomparable, que ses écrits étaient encore plus prenants quand il les parlait en musicien qu'il était, avec des inflexions évoquant le *Sprechgesang* d'Alban Berg, compositeur qu'il aimait. Au cours de nos lectures, nos yeux (*l'œil écoute*, dit Claudel) avaient cru entendre que sa voix, passant soudain du grave à une hauteur où l'on craignait qu'elle ne se rompe, variant comme les nuages qu'elle évoquait souvent, changeant de timbre, *frôlait* la mélodie, de même que le ruisseau de *Requiem*, « détaill(ant) distinctement une phrase si proche de l'humain que je m'épuise à la vouloir saisir », frôle notre langage: intuition que la lecture *par Roud* quelque temps après confirma. Nous avons noté que le poète multipliait des *appels* (apostrophes, prières, invocations...) ne s'adressant pas à nous lecteurs, mais à des êtres habitant l'espace littéraire, *sacré*, au sens premier de *séparé*; nous avons remarqué que sa voix passait parfois aussi rapidement d'un « appelé » à l'autre que d'un timbre à l'autre. Et enfin, que les appelés devenaient parfois des appelants, et qu'un dialogue naissait entre le poète et des êtres hantant son imaginaire. Ce monde de sens, de sons et de rythmes ressemble à celui d'une symphonie, où les instruments divers ne s'adressent pas à nous, mais s'appellent, se répondent les uns aux autres. Si bien que nous, lecteurs, nous trouvons comme les auditeurs de la symphonie, hors du cercle des appelants-appelés, séparés d'eux par un mur invisible, aussi impalpable que la prison d'air où Viviane enserra Merlin. Il nous faut *tendre l'oreille*, aiguïser notre esprit pour entailler le cercle, « saisir » les phrases, tout comme Roud travaille à saisir la phrase du ruisseau. Et ces actions convergentes se font au même moment, car Roud use des temps verbaux d'une manière telle que les événements racontés et leur évocation sont simultanés, dans un présent qui débouche sur une *présence*; par le jeu d'une Réversibilité (si bien mise en lumière par Claire Jaquier), le cercle se dissipe, le « supplice » se retourne comme un gant en délices, la tension se mue en réciprocité.

Mais on ne pouvait alors entendre Roud lire qu'en le rencontrant, faute d'enregistrement disponible – ou faute de savoir les dénicher ?

J'avais eu le bonheur d'être invité chez lui; je l'avais, auparavant, entendu lire en 1957 à la Fête des Lettres vaudoises, et dix ans plus tard dans la vaste aula de l'université. Je savais qu'il aurait en horreur la perspective d'aller jusqu'à Genève se faire prendre au *piège* d'une salle laide et redoutable. L'idée me vint – ou ma femme me la souffla-t-elle ? – de lui demander s'il accepterait de nous rencontrer dans son village de Carrouge. Il proposa que nous allions dans une auberge de la proche Mézières, qui avait une grande salle agréable et tranquille; ajoutant qu'il viendrait nous attendre à l'arrêt du tram, et nous conduirait à l'auberge.

Le jour de la visite il faisait beau, les excursionnistes découvraient du tram le versant rhénan du canton de Vaud, ce *Pays de Roud* qui commence précisément au nord des crêtes où finit celui de Ramuz. Pays si différents! mais contigus, et si complémentaires qu'on croirait à l'action d'une main providentielle.

Quand on se fut installé autour de Roud et qu'on eut commandé les boissons à une serveuse qui ne s'appelait pas Rose comme l'inoubliable *petite servante* des *Écrits*, il sortit de sa serviette deux paquets: « J'ai apporté quelques chocolats pour les demoiselles, et des cigares pour les messieurs. » (Les *messieurs* n'y touchèrent pas...) Je fus à ce moment certain que Roud, dans ce village mitoyen du sien, se sentait maître chez lui; il était notre hôte, nous ses invités; c'est lui qui nous mettait à l'aise. Alors qu'à l'origine il était l'invité du séminaire, il avait malicieusement, magistralement inversé les rôles.

Il eut l'art aussi de lier en une conversation sans contrainte les questions qu'on lui posait et les réponses qu'il leur donnait. Puis il nous lut généreusement plusieurs pages des *Écrits*.

Le soleil de juin était encore loin de l'horizon, mais le retour à Genève est long. Une voix proposa d'accompagner notre hôte jusque chez lui. Il accepta volontiers, enjoué et gai parmi cette jeunesse.

Vint le moment des adieux. À cette époque peu de gens se déplaçaient avec un appareil de photo, mais il était écrit que ce jour serait parfait: une Japonaise inconnue, invitée par l'une ou l'un des séminaristes, prit en vraie Japonaise nombre de photos. Elle en prit encore au moment d'une autre séparation: celle des étudiants et de leur enseignant; habitant Lausanne, il les laissa repartir pour Genève, où il les retrouva une semaine plus tard, impatients de commenter leur rencontre avec un poète qu'ils aimaient encore plus qu'auparavant, dont les lectures les avaient enchantés; *envoûtés* conviendrait mieux, dit une étudiante.

Envoûtés par sa voix... Parlant de Ramuz, Roud dit qu'il crée parfois « une espèce d'identité entre le signe et la chose signifiée ». Plus encore que certains textes de CFR, ce sont plusieurs de *ses propres écrits* qui incarnent cette si rare victoire sur la dualité du signe et du signifié, du sens et des sons: « De l'automne des choses nommées monte un automne de voix pures. Tout est devenu chant. » (« *Laboureur au repos* », dans *Pour un moissonneur*)

En réécoutant aujourd'hui grâce au disque sa lecture d'*Adieu*, où les appels sont très nombreux, je me suis souvenu que le mot latin *carmen*, en lui-même si mélodieux, désignait soit un poème, soit un chant – et l'incantation magique où se fondent les deux.

–  
Né à Lausanne, Philippe Renaud étudie les lettres dans sa ville puis à Genève, où il enseigne et crée en 1970 le *Séminaire de littérature romande*. En plus de nombreuses publications sur Apollinaire et Michel Butor, il écrit sur la littérature romande, en particulier sur Cendrars, Catherine Colomb, Yves Velan et Ramuz, participant à l'édition de ses romans dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». Parallèlement à son activité de critique, il est l'auteur d'essais, de fictions et de poèmes parus dans des revues et des ouvrages collectifs en Suisse et dans d'autres pays. Il a fait partie du groupe [VWA], a co-fondé la revue littéraire en ligne *coal/tar* et tient depuis quelques années un blog consacré à l'actualité littéraire, <https://lebloglitterairedephilipperenaud.com/>

## Je crois aux traces indélébiles

GENEVIÈVE LIAUTARD

Je crois aux traces indélébiles  
que l'âme colle à notre peau  
seulement perceptibles  
à fleur de nos amours  
par-delà le lien sans défaut

La foi accroît la vision—

sur le vieux bois de la grange  
l'empreinte invisible de sa main  
sur la rampe de fer  
l'ombre secrète de ses doigts

ceux qui tenaient la plume d'oie  
se posaient ardents sur l'épaule pure

ombre d'un soleil intérieur  
en voyage avec l'âme

perception intense et libre  
alors que les sens  
captifs du raisonnable  
touchent le seul tangible

Il était partout—  
sa paume  
sur le bois blond du lit  
sur le papier froissé du cahier  
sur le poêle de molasse

Je le voyais partout—  
monter l'escalier de pierre  
écrire à sa table de travail  
déambuler dans le verger  
se recueillir au cimetière  
partir sur le chemin  
pour une marche de plusieurs jours

J'entendais le poète  
le tison igné de sa langue  
ouvrant en nous un passage  
miel et braises mêlés  
magma puissant et doux

Pressées autour de sa mémoire  
nos voix à leur tour  
chantaient les lieux  
renouaient les liens

disaient tour à tour  
absence et Présence  
faisaient ce jour-là  
serment de fidélité

Vous ne serez plus jamais seul

En souvenir de la visite de la maison de Gustave Roud  
à Carrouge le 24 mars 2018

–  
Geneviève Liautard est née à Aubenas (France). Après avoir étudié l'anglais, elle a mené une carrière d'assistante de direction. Elle se consacre désormais à l'écriture et à la traduction. En 2018, elle a contribué au dossier que les *Carnets d'Eucharis* ont dédié à Gustave Roud.

# Gustave Roud, rencontre avec Blaise Cendrars

JEAN-PIERRE ROCHAT

On reprend toujours les histoires abandonnées où on les a laissées.

Je retrouve Gustave Roud et Blaise Cendrars, Blaise Cendrars et Gustave Roud; inspiré par cette photographie, j'ai imaginé le dialogue suivant à base d'extraits de grands jets des deux écrivains.

BLAISE: Gustave, qu'est-ce que tu fous ici?

GUSTAVE, RETIRANT SON CHAPEAU: Monsieur Cendrars, mes hommages.

MONSIEUR CENDRARS: je te croyais en retraite monacale!

GUSTAVE ROUD: rien ne saurait peindre l'ivresse de cet instant!

BLAISE CENDRARS: qu'est-ce que t'insinues?

ROUD: jusqu'à la fin ce rôle insane, le prince d'un wagon d'ivrognes, le Narcisse de troisième classe qui appuie son front au front d'un fantôme! Nous sommes deux?

CENDRARS: pas vraiment, toi, tu es sédentaire et moi nomade.

ROUD: les écrivains voyageurs ne vont jamais très loin.

CENDRARS: c'est pas de toi, ça.

ROUD: non, c'était une citation, moi c'est au bord de la dernière nuit que j'ai connu ce furieux renversement de tout l'être, la réponse donnée dans le temps même où la bête elle aussi va succomber.

CENDRARS: ah la puissance positive des métaphores poétiques!

ROUD: le hasard ne vous donnera pas toujours ces épuisantes rêveries. Ne les recherchez pas: le vrai plaisir n'est pas d'échanger son corps selon les rencontres, ni de peupler une fête morte de fantômes trop vivants.

CENDRARS: c'est poignant. C'est un tel luxe! une telle absurdité de faire de la poésie! On peut être tranquille: il n'y a pas de sous au bout.

ROUD: chaque heure est loin de donner tout de suite son fruit.



Prix du Roman des Romands 2019 pour *Petite brume*, prix Michel-Dentan 2012 pour *L'Écrivain suisse allemand*, Jean-Pierre Rochat est paysan et écrivain. Né à Bâle en 1953, il exploite avec sa famille un domaine à Vauffelin, au-dessus de Bienne, et élève des chevaux de la race des Franches-Montagnes.

Jean-Marc Lovay est né à Sion, en 1948. La « tentation de l'orient » le fera partir très jeune à la découverte de nouveaux horizons: Afghanistan, Népal, Suède, Australie. Ses trois premiers romans, publiés chez Gallimard, lancent sa carrière d'écrivain et sa renommée, en Suisse romande et au-delà. Lauréat de nombreux prix littéraires, il a publié une quinzaine de récits et romans. En 2013, il obtient le Grand Prix suisse de littérature pour l'ensemble de son œuvre et en 2019, *Quarto*, la revue des Archives littéraires suisses, lui consacre un numéro.

Jean-marc Lovay  
c/o Stalder  
grange rouge  
F 74 560 La Muraz

Madame Mary-Laure Zoss  
Avenue de Beaumont 82  
CH 1010 Lausanne

*le 17 octobre 2010*

Chère Madame,

Il y a très longtemps j'ai lu "Adieu" et "Requiem" de Gustave Roud, et ma mère l'avait lu et aimé. Elle me disait: "Comme c'est beau! je me demande ce que tu écriras de ta mère quand je serai loin". Et Gustave Roud est parti, et avec lui tant d'arbres qu'il aimait; et ma mère aussi s'en est allée, en même temps que des centaines de buissons aux milliers d'oiseaux, emportant tout l'inconnu du monde qu'elle aimait. Et je n'écris pas à propos de ma mère mais je pense à elle; je ne relis pas Gustave Roud mais je continue de le comprendre, parce que je veux être emporté où m'emmène la rivière de l'écriture.

Si vous trouvez ces lignes dignes d'être imprimées dans votre bulletin, vous pouvez le faire.

En espérant que vous comprendrez que je ne peux en écrire davantage, je vous envoie mes meilleures salutations.

*Jean-marc Lovay*

# Sur une photographie de Gustave Roud

LE CHOIX DE LIONEL BAIER



© Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

Le maître des lieux s'est mis sur la touche, trônant sur le paillason, tel une île tempérée au milieu d'une mer froide en damier. Échec et mat. Le roi chat est hors jeu, le temps fait sa toilette. Les secondes se transforment en coups de langue, partageant le monde entre ce qui a été et ce qui sera. Une fantomatique chemise attend son incarnation alors que deux lumières se livrent bataille en sa surface. L'une, mobile, en provenance de la fenêtre montre la voie aux molécules odorantes des tulipes qui, chauffées par la lampe électrique, se libèrent des pétales pour repartir hanter le champ qui les a vu naître. Avantage au passé.

Le chat glisse une patte derrière son oreille.

L'avenir n'a pas dit son dernier mot. Il trône là, sur la table recouverte

d'une nappe blanche, comme une promesse de communion sucrée. Bientôt le gâteau sera découpé en tranches plus ou moins égales, bientôt les éclats de noisettes qui le cerclent colleront aux doigts des deux élus à qui cette crémeuse attention se destine. Prendre place à la table des dieux, poser le pied sur l'île paillason, ces promesses sont suspendues au bon vouloir du roi chat, tout absorbé qu'il est par le lissage de son pelage. Peut-être que le dé clic de l'appareil lui fera retrouver son énigmatique sourire félin, libérant le temps de ses griffes. Il rejoindra alors le damier, celui qui mène au pays des merveilles. Là où les champs de blé aux contours géométriques défient les rondes collines, où les hommes ont la peau miel et le verbe rare. Cette campagne aussi grasse que généreuse qui donna aux lettres françaises, en toute

humilité, presque en cachette, un poète avec lequel nous partageons aujourd'hui encore le fruit de ses récoltes.

Lionel Baier compte parmi les principaux cinéastes suisses. Depuis *Celui au pasteur* en 2000, il a réalisé près de dix documentaires et longs métrages de fiction, dont *Les Grandes Ondes (à l'ouest)*, récompensé par le Trophée francophone de la réalisation en 2014.

Membre fondateur de la société de production Bande à part Films, avec Ursula Meier, Frédéric Mermoud et Jean-Stéphane Bron, il est aussi responsable du Département cinéma à l'ÉCAL. En 2005, Lionel Baier a obtenu un Prix culturel vaudois, puis, en 2014, le Grand Prix de la Fondation vaudoise pour la culture.

Association des amis de  
**Gustave Roud**

**Aider, soutenir, participer** Si vous souhaitez soutenir nos actions ou apporter une contribution à l'œuvre du poète, rejoignez notre association par le biais du site internet : [www.gustave-roud.ch](http://www.gustave-roud.ch) ou en nous écrivant à l'adresse suivante : **Association des amis de Gustave Roud, CH – 1084 Carrouge (VD)**. La cotisation est de CHF 45.– par année.